



LRD

Le PIB pourrait bientôt cesser de faire barrage au progrès

Pour qu'advienne un nouveau cadre culturel et institutionnel capable d'orienter nos sociétés vers la durabilité heureuse, il faut bouleverser les valeurs, normes, lois, règles, politiques publiques, coutumes et habitudes qui guident la façon de produire, d'échanger, de consommer, bref de vivre au quotidien et de se fixer des limites dans la société industrielle.

Réussir pareille tâche nécessite de commencer par extirper la société de sa référence quasi exclusive à la forme d'économie qui domine aujourd'hui. Au minimum, cela signifie arrêter de donner la priorité au PIB pour organiser et fédérer les politiques publiques. Le monde a besoin d'autres référentiels-guides pour aller de l'avant.

Mais cette volonté d'en finir avec l'idée fausse que le PIB mesure le progrès global dépend de l'existence de solutions de rechange qui rendent ce projet réalisable. Or, les travaux disponibles pour élaborer et promouvoir d'autres indicateurs, aussi bien fondés, pertinents et passionnants fusent-ils, gardent un fort parfum d'inachevé.

Bien sûr, les critiques du PIB abondent... depuis le début des années 1970. En France, après le vide des années 1990, elles connaissent un regain d'intérêt grâce au travail de quelques chercheurs (Dominique Méda¹, Jean Gadrey, Florence Jany-Catrice², Bernard Perret³). Le rapport de Patrick Viveret, rédigé à la demande du secrétaire d'Etat à l'Economie solidaire Guy Hascoët au sein du Gouvernement Jospin, a largement contribué à faire connaître ces travaux⁴.

Au niveau international, un projet d'envergure sur les nouveaux indicateurs est en cours sous l'égide de l'Organisation de coopération et de développement économique (OCDE), de la Commission européenne et de plusieurs Etats, dont la France et la Suisse. Forte de cinq Prix Nobel d'économie dans ses rangs, la Commission sur la mesure des performances économiques et du progrès social, dite Commission Stiglitz, a rendu son rapport à Nicolas Sarkozy en septembre 2009. La critique du PIB est désormais convenue, le besoin d'instaurer de nouveaux indicateurs officiel.

Il manque pourtant quelque chose de fondamental à tous ces efforts pour suppléer aux déficiences du PIB. Quelque chose qui permette de

comprendre pourquoi cet indicateur résiste si bien aux vents et marées des critiques plus fortes et profondes les unes que les autres depuis bientôt quarante ans. Quelque chose qui puisse éclairer le fait que, en dépit d'une avalanche de propositions concrètes sur l'écologie et le bien-être, le PIB continue de guider en priorité les politiques publiques dans quasiment tous les pays du monde et à l'échelle internationale.

Bien sûr, le PIB jouit de plus de soixante ans de blindage méthodologique et de décennies d'utilisation par les administrations nationales et les économistes – il fait l'objet d'habitudes difficiles à rompre. Mais s'il est si indéboulonnable, s'il fait l'objet d'un tel culte parmi l'écrasante majorité des économistes et des comptables nationaux, si sa croissance est au cœur de tous les enseignements de l'économie, c'est pour une raison aussi précise que décisive : c'est parce que sans cette croissance, c'est tout l'édifice macroéconomique en place qui s'effondre.

Ce qui place le PIB dans une catégorie à part et tient les indicateurs synthétiques aptes à combler ses lacunes pour mesurer le progrès à distance, ce n'est donc ni sa force symbolique ni, encore moins, la puissance du calcul accompli pour le mesurer au regard de la faiblesse toute relative des candidats qui sont sur les rangs pour le remplacer : c'est parce que l'ensemble de la machine économique repose sur sa croissance. Sans elle, c'est toute la planète économique qui sombre dans le chaos.

Voilà pourquoi toute la culture moderne, toute la substance de la société est subordonnée au modèle économique infiniment réducteur qui repose sur la croissance de cet indicateur.

Trouver un ou plusieurs substituts au PIB dans son rôle de référentiel-guide ne suppose donc pas seulement d'élaborer d'autres indicateurs synthétiques crédibles qui prennent en compte les paramètres social et écologique : ils existent ! Cela impose de faire au préalable ou simultanément deux choses beaucoup plus difficiles et aussi importantes l'une que l'autre : comprendre comment stabiliser l'économie sans avoir besoin de la croissance du PIB et concevoir la prospérité sur d'autres fondements que l'accumulation sans fin de biens matériels qui sous-tend cette croissance.



Ce sont précisément ces deux défis que Tim Jackson relève avec une grande maîtrise dans un rapport intitulé *La prospérité sans croissance ?* publié en mars 2009 par la Commission britannique du développement durable et dont ce dossier contient des passages clefs.

Cette synthèse, qui paraîtra bientôt sous forme de livre en français⁵, est exceptionnelle. Au point de marquer un tournant dans la pensée contemporaine. A sa vision très ambitieuse et positive de la destinée humaine ancrée dans la pleine prise en compte de la contrainte écologique, Tim Jackson couple l'analyse économique la plus rigoureuse. C'est cette conjonction entre humanisme et analyse économique irréprochable qui confère à ce travail sa force et la capacité de faire progresser la cause de la durabilité.

Tim Jackson ouvre ainsi des perspectives inédites particulièrement convaincantes. Lorsque nos sociétés seront d'accord de les explorer, rien ne leur semblera plus naturel que de mettre en avant d'autres balises-guides du progrès. Elles pourront alors reléguer le PIB au second plan avec le même soulagement, voire la même délectation que lorsqu'on parvient enfin à se délester d'un fardeau physique ou moral oppressant. ■

1) Dominique Méda. *Qu'est-ce que la richesse ?* Aubier, Paris, 1999.

2) Jean Gadrey et Florence Jany-Catrice. *Les nouveaux indicateurs de richesse*, La Découverte, Paris, 2005.

3) Bernard Perret. *Indicateurs sociaux, état des lieux et perspectives*, rapport pour le Cerc, 2002.

4) Patrick Viveret. *Reconsidérer la richesse*, Editions de l'Aube, La Tour d'Aigues, Paris, 2003.

5) Tim Jackson. *Prospérité sans croissance*, Etopia et de Boeck, Bruxelles, à paraître en février 2010.